

XYZ. La revue de la nouvelle

Boléro

Étienne Poirier



Numéro 62, été 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poirier, É. (2000). Boléro. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 54–57.

Boléro

Étienne Poirier

Ils n'ont allumé que quelques cierges qui éclairent la pièce d'une lumière dansante. Ils ont mis un disque. À peine audible. Une musique espagnole, très douce. Trois temps.

En entrant, elle a lancé sur le sofa la rose qu'il lui a achetée plus tôt. Il a fait de même avec son manteau. Puis ils sont allés dans la cuisine prendre un dernier verre. Juste un autre avant de passer à l'acte.

Dès qu'elle a croisé son regard, ce soir, elle a su que ce serait fini. Toute cette solitude qui l'accablait depuis des mois, des années, tout ça allait prendre fin. Elle s'est alors accoudée au bar et lui a souri. Un sourire qu'il lui a rendu, bien sûr. Et il s'est approché.

Dans leurs verres, les glaçons fondent lentement.

Sans se quitter des yeux, ils boivent en silence, bercés par la mélodie qui murmure au salon. L'odeur de la cire se mélange à celle de l'alcool. Parfum sublime. Puis elle rit nerveusement. Lui, il l'accompagne en riant à son tour. Un instant après, leurs regards se plongent de nouveau l'un dans l'autre. Se mouillent jusqu'à se noyer presque. Comme plus tôt ce soir. Quand ils ont ri, accoudés au bar de ce restaurant. Lorsqu'il lui a promis de mettre fin à sa solitude. Alors, elle lui a demandé s'il voulait aller chez elle ou chez lui et, lui, il a répondu :

— Chez toi.

Ils ont appelé un taxi et l'ont attendu ensemble. Sur le trottoir, en relevant le collet de son manteau, elle a glissé sa main dans la sienne. Afin de se réchauffer. Pour enfin sentir la peau d'un autre. Ça faisait tant d'années... Et, lui, il l'a laissée faire. En silence.

Ils sont montés dans la voiture. Ils n'ont pas dit un mot. Ils ont respecté le silence délicieux qui s'était installé. Se sont caressés du regard. Un regard duveteux, sucré, liquide comme l'alcool.

Le taxi les a déposés sur le trottoir devant la porte de l'immeuble. La nuit était noire et la brise soufflait tendrement. Sans se quitter des yeux, ou à peine, ils ont gravi les marches de l'escalier. Dans le silence, elle a osé :

— Tu aimes la musique ?

Ils se sont arrêtés un moment. Il a posé la main sur sa joue et, du bout des doigts, il l'a caressée doucement. Il a répondu :

— Oui.

Et ils ont pressé le pas jusqu'à la porte de l'appartement où, nerveusement, elle a cherché ses clés. Ils ont ri du ridicule de la situation. De ces clés qu'on ne trouve jamais du premier coup et qui se dérobent au moment précis où on en a le plus besoin. Puis elle les a trouvées. Et la porte s'est ouverte sur la pièce noire et silencieuse. Seul le bruit d'une horloge troublait le vide. Elle a craqué une allumette et allumé la mèche du cierge sur la table du couloir de l'entrée. Elle l'a guidé dans le salon, puis en a allumé un second. Elle a jeté la rose qu'elle tenait à la main. Il s'est défait de son manteau. Elle a mis de la musique, est allée dans la cuisine et a allumé une autre bougie. Quand il l'a rejointe, elle préparait déjà les verres. Et voilà.

La glace est dissoute maintenant dans l'alcool. Les verres transpirent entre leurs doigts. Et la musique joue toujours.

— Fais-moi danser.

Elle le demande du bout des lèvres. En un murmure. Son regard l'implore.

Sans dire un mot, il la prend par la main et l'emmène dans le salon. Elle le suit en silence. Il la prend par la taille et esquisse un mouvement. Les pas s'enchaînent, suivant le rythme de la musique. Mais quelque chose ne va pas. Ce n'est pas comme ils se l'étaient promis. Il manque quelque chose. Un détail. Celui qui fait la différence entre le petit et le grandiose. Entre le drame et la tragédie. Alors, elle le quitte un moment.

Elle tourne le bouton de la chaîne stéréo. La musique emplît soudainement la pièce. Toujours le même rythme d'Espagne. Dans toute sa langoureuse violence. Puis elle court vers le sofa reprendre la rose. Enfin, elle revient.

— Vas-y, je suis à toi.

Il la reprend et entame de nouveaux pas. Plus marqués. L'odeur de la rose se mêle à celles de la cire et de leur haleine. Leurs pas s'enchaînent, parfaitement accordés. Le décor tourne autour d'eux. Ils sont soudés l'un à l'autre par le regard. La musique joue si fort qu'elle masque le bruit de leurs pas et le son de sa voix à elle qui implore son partenaire :

— Vas-y! Exauce mon souhait. Fais-moi comme tu l'as promis.

Il fouille dans la poche de son pantalon et en sort l'objet. La femme frissonne. Elle le sent qui caresse son corps. Son dos, ses seins, ses hanches, son bas-ventre. Et la musique continue, incessante. L'objet fouille dans sa robe et atteint maintenant sa peau. L'homme semble lui demander à nouveau de l'implorer. Juste du regard, en silence.

— Vas-y, semble-t-elle répéter.

Alors l'objet s'enfonce dans la chair de la femme. Elle laisse échapper un soupir inaudible et pourtant si fort qu'elle en lâche la rose. Ses mains sont moites et ses jambes tremblent. Elle sent tout le bas de son corps se mouiller au fur et à mesure que l'homme agite l'objet en elle. C'est délicieux. Comme elle l'avait tant de fois rêvé. L'homme continue de danser, mais elle a de plus en plus de difficulté à suivre les pas. Il la retient cependant de son bras gauche passé derrière ses reins.

— Continue...

Et l'homme continue de la faire tourner sur la musique qui s'achève. Le son diminue de mouvement en mouvement et le rythme également. Il y a maintenant tant de liquide entre elle et lui qu'ils ne forment presque qu'un seul et même corps. Un corps qui se dessine dans l'interface humide qui les unit. Elle et lui. Puis la musique s'arrête et leur danse aussi. Le silence habite de nouveau la pièce. Mis à part le bruit de l'horloge. Mis à part le clapotis des gouttes qui tombent sur le tapis imbibé. Le regard de la femme reste accroché à celui de l'homme, mais il est de plus en plus lointain. Elle dit :

— Merci. Tu as fait comme on l'avait dit.

Il ne répond pas. Il ne dit rien. Son souffle est trop court, il est trop fatigué. Il retire l'objet de la femme et elle s'écroule sur le tapis mouillé. Immobile. L'homme se penche sur elle et dépose un baiser tremblant sur ses lèvres, comme ils l'avaient convenu. Puis il se relève, en tremblant toujours, et contemple la scène. Les bougies, les vêtements épars, les verres vides, la rose, le sang. Le silence. Puis la musique qui reprend, douce et violente. Trois temps. Il est pris de vertige. Tout se remet à danser autour de lui. Il laisse tomber son arme et quitte l'appartement en courant. Finie la solitude.

Erratum

Dans le numéro 61, une malencontreuse erreur s'est glissée dans la section « Biobibliographies ». Probablement victime elle aussi du bogue de l'an 2000, Claudine Paquet a vu la notice bibliographique de quelqu'un d'autre accolée à son nom. Voici ce qu'on aurait dû y lire : **Claudine Paquet** a publié dans *Les Saisons littéraires*, *Arcade*, *Brèves littéraires*, *Mœbius*, *La Bonante*, *Botakap*, *L'Écrit primal*, *Stop* et *XYZ. La revue de la nouvelle*. Elle a aussi participé à deux collectifs. *Brouillage* et *Fragments de plumes*. Un premier recueil de nouvelles intitulé *Éclats de voix* vient d'être publié aux Éditions Guy Saint-Jean.